

Sur les emplois anaphoriques de «tel»

Marleen Van Peteghem

0. Introduction

Il est bien connu que dans certains de ses emplois *tel* se substitue à un adjectif mentionné précédemment dans le contexte linguistique, si bien qu'il est souvent qualifié de "pro-adjectif" [Chevalier *et al.*, 1991 (1964), p. 278]. Selon la *Grammaire d'aujourd'hui* par exemple, *tel* fonctionnerait dans ses emplois adjectivaux "à l'égard de la classe de l'adjectif comme le pronom à l'égard de la classe du nom" [Arrivé *et al.*, 1986, p. 332]. Cette valeur de substitut apparaît surtout lorsque *tel* est employé comme épithète antéposée au nom ou comme attribut du sujet ou de l'objet, comme dans les exemples (1), où l'on peut repérer dans le contexte linguistique gauche le ou les adjectifs remplacés :

(1)

- a. Cet élève est courageux et obstiné : un tel élève sera forcément reçu à ses examens [Arrivé *et al.*].
- b. Un îlot de rochers arides ou du moins qui paraissaient tels à distance [Grevisse].
- c. Pour être heureux ou malheureux, il suffit de se croire tel [Grevisse].
- d. Passionnant ! Tel était le spectacle hier soir [Muller, 1990].

Cependant l'antécédent de *tel* n'est pas toujours un adjectif repérable dans le contexte précédent : il peut être aussi de nature propositionnelle ou phrastique (2a-c) ou même nominale (2d-e), cas dans lesquels le terme de "pro-adjectif" semble être moins adéquat¹ :

(2)

- a. Instruire en intéressant, tel doit être le but de tout professeur [Grevisse].
- b. Il s'agit d'un langage dont la violence d'autonomie détruit toute portée éthique. Tel est du moins le langage des poètes modernes qui vont jusqu'au bout de leur dessein (Barthes *in* [Grevisse]).
- c. Nous vaincrons : tel est notre but [Muller, 1990].
- d. Elle s'installait dans ses visions. Celles-ci devenaient alors articles de foi et, comme tels, bonnes à colporter.

¹La même critique peut toutefois être formulée à propos du terme de 'pronom', puisque le pronom peut renvoyer lui aussi à divers types d'antécédents : nominaux, adjectivaux, propositionnels, etc. Ce qui compte, c'est qu'il remplisse la même fonction qu'un SN, tout comme 'tel' occupe toujours une position adjectivale.

e. Un wagon-lit puis un palace, telles étaient mes conquêtes.

C'est pourquoi certains linguistes comme par exemple Muller [1990, p. 114] décrivent *tel* comme un "pro-prédicat", terme qui convient en effet mieux pour rendre compte des exemples (2a-b), et aussi de (2d), où le nom remplacé figure dans le contexte gauche comme prédicat nominal. Dans le cas de (2c) et de (2e) toutefois, où l'antécédent est respectivement phrastique et nominal, ce terme n'est pas plus adéquat que celui de pro-adjectif. Un premier problème à résoudre est donc de savoir à quels types d'antécédents *tel* peut renvoyer.

Une deuxième question qui s'impose est de savoir pourquoi *tel* ne fonctionne pas toujours comme substitut anaphorique (ou éventuellement cataphorique). C'est le cas notamment lorsqu'il est suivi d'un *que* corrélatif, comme dans (3) :

(3)

- a. Cette étoffe est telle que vous la voulez [Grevisse].
- b. C'est un homme tel qu'il vous le faut [Grevisse].
- c. Il parle plusieurs langues exotiques, telles que le russe, le chinois et le japonais.

En outre, même comme épithète antéposée, *tel* peut ne remplacer aucun adjectif présent dans le contexte linguistique, à condition qu'il prenne une valeur intensive. Dans ce cas, il est d'ailleurs suivi fréquemment d'une proposition consécutive :

(4)

- a. Revenez vite : j'ai une telle envie de vous revoir.
- b. Il a fait un tel vacarme qu'il a réveillé toute la rue.

Tel n'est donc pas essentiellement un "pro-adjectif" ou un "pro-prédicat" dans le sens où il reprendrait toujours, "par anaphore ou par cataphore, un adjectif (ou une série d'adjectifs) du contexte" [Arrivé *et al.*, 1986, p. 567] ; sa valeur de base doit être autre et c'est cette valeur que nous essayerons de dégager dans la première partie de cet article, où nous essayerons aussi d'expliquer, à partir de cette valeur unitaire, les emplois anaphoriques. Dans la deuxième partie nous examinerons les deux emplois anaphoriques principaux de *tel*, comme épithète antéposée et comme attribut ; nous nous demanderons notamment quels sont les antécédents possibles de *tel* dans chacun des deux emplois et en quoi son mécanisme référentiel diffère des dispositifs concurrentiels tels que le démonstratif.

1. Pour une valeur unitaire de «tel»

Rappelons d'abord les emplois non anaphoriques de *tel*, qui sont de six types.

1• Soit *tel* est corrélé à une subordonnée consécutive introduite par la conjonction *que*, comme dans (4b) et (5)². *Tel* peut avoir cette valeur en position d'épithète, antéposée ou postposée, ou en position d'attribut postposé :

(5)

- a. Elle souleva le matelas et plongea la main dans la paille avec une telle violence qu'elle s'écorcha les doigts (Stendhal in *Discotext*³).
- b. Il est d'une paresse telle qu'il a été refusé à son examen pour la quatorzième fois [Chevalier et al., 1991 (1964)].
- c. L'émotion et la terreur de Julien étaient telles, qu'il lui semblait être sur le point de tomber (Stendhal in *Discotext*).

²Pour une étude de l'emploi consécutif de 'tel', voir [Muller, 1990].

³Nous avons puisé certains de nos exemples dans le corpus informatisé «*Discotext 1 : textes littéraires français (1827-1923)*», Paris, Hachette, CNRS-INaLF.

2• Soit *tel* est corrélé à un *que* suivi d'une subordonnée qui se distingue de la consécutive par le fait qu'elle contient une position vide remplie par *que*. Cette position est généralement celle d'attribut du sujet ou de l'objet, alors que *tel* même figure dans la principale comme épithète postposée (cf. (3b)), comme apposition ou comme attribut du sujet ou de l'objet. Il ne peut toutefois pas avoir cette valeur lorsqu'il est antéposé au substantif.

(6)

- a. Aujourd'hui, tout est changé ; prenons notre époque telle qu'elle est (Balzac in *Discotext*).
- b. Le spectacle était tel qu'on nous l'avait décrit [Muller, 1990].
- c. On peut s'arrêter d'abord au mythe lui-même, tel que le présente Pindare (Romilly⁴).
- d. Vous trouverez ces livres tels que vous me les avez prêtés.
- e. *Vous trouverez ces tels livres que vous me les avez prêtés.

⁴Cet exemple, comme d'autres infra, provient de J. de Romilly, «*Pourquoi la Grèce*», Paris, Le Livre de poche (n° 13549), 1992.

Comme l'a bien montré Blanche-Benveniste [1988, p. 59-60], «*tel que*» fonctionne dans le domaine adjectival de la même façon que «*ce que*» dans le domaine nominal dans la mesure où *tel* constitue, tout comme *ce*, une sorte d'antécédent vide. *Que* peut alors être analysé comme un relatif.

3• *Tel* peut être relié aussi à un *que* suivi d'un SN. Dans ce cas il est toujours postposé à un SN dont le nom fonctionne en quelque sorte comme prédicat par rapport au(x) SN introduit(s) par *que*, qui, eux, constituent dans la plupart des cas une sorte d'exemplification de la notion exprimée par le substantif qualifié par *tel* (7a-b). Dans certains cas toutefois, comme dans (7c), ce SN renvoie au terme avec lequel on peut comparer le référent du SN qualifié par *tel*. Chaque fois *tel* s'accorde avec le SN qui précède, par rapport auquel il fonctionne le plus souvent comme épithète détachée.

(7)

- a. Ce ne sont pas les poissons carnivores, tels que le brochet, que le sang attire le plus [Grevisse].

- b. Si vous consultez un grammairien, tel que Brunot ou Dauzat... [Hanse, 1987].
- c. Ils se sont rués sur lui tels que des bêtes féroces.

4• *Tel* peut relier aussi deux SN, sans l'intermédiaire de *que*, mais la tournure exprime alors une comparaison plutôt qu'une exemplification, quoique des exemples avec cette dernière valeur se rencontrent assez couramment dans les textes littéraires. Cette construction est stylistiquement très marquée et archaïsante :

(8)

- a. Il disparut rapidement, tel un éclair.
- b. Des pilotes consciencieux ont pu s'appliquer à loisir, tels des écoliers, à tracer les noms de marchands en lettres de fumée [Chevalier *et al.*, 1991 (1964)].
- c. Les journalistes hostiles au succès de la conférence, tel Saint-Brice [Grevisse].

D'après les grammaires normatives, *tel* doit s'accorder ici avec le terme qu'il introduit, mais cette règle n'est pas toujours respectée, sans doute par analogie avec la construction précédente, mais aussi à cause du fait que *tel* semble reprendre le premier terme de la comparaison.

5• *Tel* peut aussi être répété en tête de sous-phrases corrélatives, emploi également assez littéraire, qu'on retrouve dans certains proverbes (cf. Grevisse [1988, p. 987]) :

(9)

- a. Tel je le voyais, tel le voyait un peuple immense (France *in* [Grevisse]).
- b. Tels ils étaient alors, tels je les vois aujourd'hui (Duhamel *in* [Grevisse]).
- c. Tel père, tel fils.
- d. Tel maître, tel valet.

6• Restent finalement les emplois intensifs où *tel* n'est corrélatif à aucun autre constituant, comme dans (4a) et (10) :

(10)

Mon ami, il y avait en moi une telle lassitude de la vie que je menais ! (Ampère *in* *Discotext*).

Le dénominateur commun des cinq premiers emplois est assez clair : dans chaque cas *tel* établit une corrélation dans la mesure où il annonce nécessairement un autre constituant, qui ne peut en principe pas être supprimé. Les emplois 1• et 2• établissent une corrélation entre deux phrases et présentent la situation prototypique de la corrélation telle qu'elle est définie par exemple par Grevisse :

"Nous appelons propositions corrélatives des propositions introduites par *que* (...) et qui sont commandées par un mot de la phrase ou de la proposition dont elles font partie" [Grevisse, 1988, p. 1642].

Dans les emplois 3•, 4• et 5•, la corrélation est établie entre deux SN. Notre hypothèse est que c'est la valeur de corrélation qui constitue la valeur fondamentale de *tel* et que cette valeur peut rendre compte aussi, comme nous le montrerons, de ses emplois non corrélatifs.

Rappelons que la notion de corrélation est appliquée surtout à des phénomènes tels que les consécutives et les comparatives, dont le point commun est qu'une subordonnée se présente en cooccurrence avec un adverbe ou un adjectif antécédent (cf. [Allaire, 1982, p. 1])⁵. Mais d'après Allaire, "le système corrélatif peut aussi se fonder sur la répétition d'un adverbe en tête de deux propositions et c'est alors la position symétrique des indices qui marque l'enchaînement des deux membres de la phrase" (*ibid.*), ce qui est illustré par l'emploi 5• de *tel*, cf. l'exemple cité par Allaire [1982, p. 1] :

⁵Milner l'applique aussi aux propositions relatives restrictives, où le corrélateur supérieur est alors le déterminant défini du SN antécédent, et où le corrélateur inférieur est le pronom relatif [Milner, 1978, p. 353 et s.].

(11)

Plus le besoin d'une formation solide s'impose, plus les solutions se brouillent.

Seuls les emplois anaphoriques de *tel*, et l'emploi intensif (le 6•), ne sont pas formellement corrélatifs dans la mesure où *tel* n'y est pas relié à une autre partie de la phrase. Ces emplois n'infirment toutefois nullement l'hypothèse selon laquelle *tel* serait avant tout un corrélateur ; au contraire, ils s'expliquent justement par le caractère corrélatif de *tel*. Comme il est bien connu, l'absence de corrélateur inférieur peut entraîner deux effets.

1• Un premier effet possible, décrit par Milner [1978, p. 361-363] est que le corrélateur supérieur prend une valeur intensive. C'est ce qui se produit dans le cas des consécutives, où la suppression de la subordonnée donne lieu à une interprétation intensive, ce qui explique en même temps les emplois intensifs de *tel* (cf. aussi [Culioli, 1990, p. 124-126 ; 1992]) :

(13).

a. Elle est si serviable.

b. J'ai une telle envie de te revoir.

2• La deuxième possibilité est que le corrélateur inférieur soit reconstitué grâce au contexte linguistique, si bien que le corrélateur supérieur fonctionne alors en quelque sorte comme un anaphorique. Ce phénomène se produit notamment dans le cas des comparatives sans subordonnée comparative (cf. [Milner, 1973, p. 54]) :

(12)

Jean est courageux ; Pierre l'est moins [que Jean].

Il nous semble que c'est ce qui se passe aussi dans les emplois anaphoriques de *tel* : au lieu d'annoncer un corrélateur inférieur, introduit ou non par *que*, *tel* renvoie à un constituant figurant dans le contexte linguistique précédent. L'idée que *tel* est en premier lieu un corrélateur

n'est pas nouvelle. On la retrouve entre autres chez Damourette et Pichon, qui le rangent parmi ce qu'ils appellent les "confrontatifs", notion qui correspond *grosso modo* à celle de "corrélatifs", dans la mesure où la confrontation typique comporte d'après ces auteurs "deux struments : le premier, dit confrontatif, annonce la confrontation et en précise la nature ; le second, échantillant, introduit l'échantil : c'est, uniformément, *que*" (cf. [Damourette & Pichon, 1911-1940, t. 6, p. 30]). La notion de confrontation est appliquée aux comparatifs, à *autre* et *même*, et à *tel* :

"Les struments **confrontatifs** expriment la **confrontation** entre deux masses de même valence. Cette confrontation grammaticale peut être de l'ordre quantitatif, ce qu'expriment les struments *autant, aussi, plus, moins* ; mais elle peut aussi être de l'ordre qualitatif (ex. : "il est bien *tel* que je me le figurais) ou même de l'ordre identificatif, ce qu'expriment *même* et *autre*" [Damourette et Pichon, *ibid.*].

Ce qui est important, c'est que ces mots sont rangés une fois pour toutes comme étant des "confrontatifs" et que tous leurs autres emplois, y compris les emplois anaphoriques, sont expliqués par cette valeur de confrontation. Il est vrai que pour *tel* dans *un tel N* on pourrait objecter que les faits linguistiques ne sont pas les mêmes que dans le cas des comparatifs ou de *autre* et de *même*. Ces autres corrélateurs peuvent en effet être reliés à une subordonnée en *que* lorsqu'ils sont antéposés au substantif, ce qui n'est pas le cas de *tel*, qui exclut nécessairement la corrélatrice lorsqu'il est en position d'épithète antéposée :

(13)

- a. J'ai lu un autre livre que Pierre.
- b. J'ai lu le même livre que Pierre.
- c. *Je ne voudrais pas me marier avec un tel homme que Pierre.

Néanmoins, si dans (13c) on postpose *tel* au substantif, la phrase devient correcte, et nous rejoignons alors l'emploi de *tel* décrit sous le 3• qui nous semble être le correspondant corrélatif de son emploi anaphorique :

(14)

- a. Je ne voudrais pas me marier avec un homme tel que Pierre.

Signalons d'ailleurs que *autre* et *même* ne peuvent pas non plus être corrélés dans tous les cas à une subordonnée en *que*, puisque certains des déterminants avec lesquels ils se combinent sont incompatibles avec la présence de cette subordonnée :

(15)

- a. *J'ai lu l'autre livre que Pierre.
- b. *J'ai lu un même livre que Pierre.

On semble donc pouvoir conclure de tous ces faits que *tel* est dans le domaine adjectival le corrélateur par excellence, hypothèse qui est corroborée par le fait que *tel* entre dans pratiquement tous les systèmes corrélatifs : dans celui de la subordination consécutive, dans celui de la comparaison et aussi dans celui de la relativisation (cf. emploi 2•), considéré par certains aussi comme impliquant une corrélation au sens large (cf. note 5). En outre, les deux emplois apparemment non corrélatifs de *tel* illustrent précisément les deux conséquences possibles de l'absence de corrélateur inférieur. Nous en concluons donc que les emplois anaphoriques de *tel* ne sont qu'une conséquence de son caractère corrélatif et ne constituent nullement sa valeur de base.

2. Les emplois anaphoriques de «tel»

Dans cette deuxième partie, nous étudierons les deux emplois anaphoriques principaux de *tel*. Nous essayerons plus particulièrement de découvrir en quoi le mécanisme anaphorique sous-jacent à *tel* diffère de celui sous-jacent à d'autres anaphoriques avec lesquels il entre en concurrence. Ces deux emplois sont les suivants :

— *tel* comme épithète antéposée, c'est-à-dire dans la séquence *un tel N*, où *tel* présente une concurrence avec les déterminants anaphoriques tels que l'adjectif démonstratif et l'article défini ;

— *tel* comme attribut antéposé et postposé, où il s'oppose respectivement au pronom pro-adjectival neutre *le* et au démonstratif *ce*.

2. 1. «Tel» comme «épithète antéposée»

En position d' "épithète antéposée", *tel* connaît beaucoup de contraintes distributionnelles. Tout d'abord il ne peut s'utiliser qu'avec l'article indéfini (singulier ou pluriel), à l'exclusion des déterminants définis et aussi de tous les autres déterminants indéfinis, tels que les quantitatifs ou les numéraux :

(16)

a. Jean est un étudiant zélé. Un tel étudiant ne peut qu'obtenir des succès.

b. Jean et Pierre sont des étudiants zélés. De tels étudiants ne peuvent qu'obtenir des succès.

c. Jean est l'étudiant le plus zélé. *Le / ce / mon tel étudiant ne peut qu'obtenir des succès.

d. Mes étudiants sont très zélés. *Certains / plusieurs / deux tels étudiants ne peuvent qu'obtenir des succès.

Il s'agit là d'un fait assez surprenant dans la mesure où l'anaphore est avant tout le domaine des définis. On peut supposer que cette contrainte

doit être en rapport avec le fonctionnement référentiel de *tel* et on devra donc essayer d'en rendre compte.

La deuxième contrainte distributionnelle concerne la tête nominale du SN hôte de *tel* : contrairement à ce qui se passe avec d'autres types d'anaphoriques, qui se présentent aussi bien avec ou sans tête lexicale, c'est-à-dire comme déterminant ou comme pronom, *tel* ne peut jamais s'utiliser sans substantif et n'a donc pas de correspondant pronominal (cf. [Gross, 1986, p. 33-34])⁶:

6' Un tel' a une valeur tout à fait différente, à savoir celle de tenir la place d'un nom propre et n'est pas le pronom correspondant à 'un tel N'.

(17)

a. J'ai lu ce livre vs J'ai lu celui-ci.

b. J'ai lu deux livres vs J'en ai lu deux.

c. J'ai lu un autre livre vs J'en ai lu un autre.

d. Moi, je n'aurais jamais lu un tel livre vs *Moi, je n'en aurais jamais lu un tel.

Un tel en emploi anaphorique ne peut donc pas être pronominalisé, ce qui montre que le substantif joue un rôle essentiel dans le mécanisme anaphorique. Car contrairement à ce que laisse entendre le terme de pro-adjectif, il n'est pas toujours possible de distinguer entre ce qui est repris par *tel* et ce qui l'est par le substantif. Les deux ne peuvent fonctionner comme anaphorisant qu'ensemble. Ceci nous amène à la question de savoir quels sont les antécédents possibles de *un tel N*.

En fait, le SN *un tel N* peut avoir une grande variété d'antécédents, surtout nominaux et phrastiques, mais aussi des antécédents difficilement repérables dans le texte parce qu'ils sont développés dans plusieurs phrases, voire plusieurs paragraphes. Lorsque l'antécédent est nominal, le nom recteur du SN anaphorisant est quelquefois le même que celui du SN anaphorisé et *tel* semble reprendre alors les déterminations qualificatives qui accompagnent ce nom (adjectif, complément du nom, relative, ou même le reste de la phrase). Dans ces cas *tel* est effectivement un "pro-prédicat" :

(18)

a. On pourrait relever (...) d'autres *problèmes* de portée générale, soulevés par l'argumentation. Mais on peut aussi citer des débats dont le principe est consacré à de tels *problèmes* (Romilly).

b. De ce chagrin ancien est né le désir de faire sonner à la *fin* de l'ode le nom de celui qui renaît, à savoir Castor. Ce peut être d'autant plus important ici qu'une telle *fin* est rare : il est tout à fait inhabituel pour Pindare de clore une ode sur le mythe (Romilly).

Le plus souvent toutefois le nom recteur de l'anaphorisant ne se retrouve pas dans le contexte gauche et l'antécédent du SN entier peut alors être de nature nominale ou, ce qui est plus fréquent, de nature phrastique. Dans certains cas le nom recteur de l'anaphorisant reprend par exemple un verbe du constituant phrastique anaphorisé et *tel* semble renvoyer alors plutôt aux arguments de ce verbe, comme dans (19) :

(19)

a. Même si l'on arrive aujourd'hui à *couper* le contact avec ce moment privilégié de l'histoire de l'humanité, on ne détruira pas cette longue maturation, au cours de laquelle elle a porté ses fruits — en nous. *Une telle coupure* serait cependant absurde, coupable, et dangereuse (Romilly).

b. Et, par un seuil vite franchi, mais décisif dans l'histoire de l'humanité, on *passa*, dans cette fin du V^e siècle athénien, des plaideurs aux penseurs. *Une telle mutation* mérite que l'on s'y arrête (Romilly).

Dans les exemples suivants par contre, l'antécédent est une phrase entière avec laquelle le nom recteur du SN anaphorisant est dans une relation *être* ou, autrement dit, le N classe ou nomme cet antécédent non encore nommé. Ici il est difficile de faire le départ entre ce qui est repris par le substantif et ce qui est repris par *tel* :

(20)

a. *L'on a ici rien dit de la comédie* ; et bien que cette étude ne prétende nullement à l'exhaustivité, *une telle lacune* (et *un tel déséquilibre avec la tragédie*) a de quoi surprendre (Romilly).

b. J'ai préféré dans la traduction *introduire une légère inexactitude* en ajoutant le mot "son frère", pour laisser ce "Castor" à la dernière place où il sonne comme un accord majeur. Peut-être est-il bon de justifier *une telle liberté* (Romilly).

Ces faits rapprochent le mécanisme anaphorique de *tel* de celui du démonstratif et le distinguent de celui de l'article défini, notamment sur deux points.

1. Tout comme le démonstratif, *un tel N* peut renvoyer à un référent non classifié, ce qui est impossible dans le cas de l'article, qui ne reprend généralement que des référents déjà catégorisés par un nom. Pour ce qui est du démonstratif, il a été démontré en effet par Kleiber que "le type de référent auquel renvoie le pronom *ce* est conçu comme une entité non encore classifiée" [Kleiber, 1984, p. 70], si bien que la description démonstrative est apte à référer à des événements ou à des états de choses exprimés par des propositions ou par des phrases, propriété que les descriptions définies ne possèdent pas, mais que *tel* partage tout à fait.

(21)

Paul injuria Berthe.

a. Cette grossièreté mit fin à leur rencontre.

b. ? La grossièreté mit fin à leur rencontre [Kleiber, 1984, p. 74].

c. Berthe ne pouvait pas lui pardonner une telle grossièreté⁷.

Comparons aussi les exemples suivants [Kleiber, 1988b, p. 55], qui prouvent clairement que l'article défini est incapable de reprendre le constituant phrastique détaché à gauche (c'est le pronom *en* qui le reprend), alors que les SN contenant *ce* et *tel* le peuvent.

⁷On aura remarqué que si l'on construit un exemple avec 'tel' tout à fait parallèle aux exemples (21a-b) on aboutit tout de même à une agrammaticalité :
 " *? Une telle grossièreté mit fin à leur rencontre " — fait qui sera expliqué infra.

(22)

Revoir sa mère,

a'. *Marie n'a pas eu *la joie* avant de partir.a''. Marie n'*en* a pas eu *la joie* avant de partir.b'. Marie n'a pas eu *cette joie* avant de partir.b''. *Marie n'*en* a pas eu *cette joie* avant de partir.c'. Marie n'a pas eu *une telle joie* avant de partir.c''. *Marie n'*en* a pas eu *une telle joie* avant de partir.

2. Un deuxième point commun entre *tel* et l'adjectif démonstratif est que le nom recteur est chaque fois dans une relation *être* par rapport au référent de l'antécédent. Comme l'a montré Kleiber [1984 ; 1988b], *ce N* "équivalait à une structure attributive classificatoire présupposée du type *Ce est un / du N (ou N)* [Kleiber, 1988b, p. 62]. Le nom recteur constitue donc nécessairement soit un hyperonyme, soit un prédicat classificatoire potentiel du référent de l'antécédent, et permet même une certaine liberté de reclassification métaphorique⁸ :

⁸Cf. l'exemple cité par [Kleiber, 1984, p. 66] :

"Les ouvriers
réparaient le plancher
du wagon et
enfonçaient des clous
dans ce lit".

(23)

a. Dis-lui que je t'aime, mais non, ne prononce pas un tel blasphème (Stendhal *in Discotext*).

b. Il épouserait Marie. Cet espoir le calma.

La description définie, elle, établit en fait aussi une relation *être* avec le référent de l'antécédent, mais celle-ci est d'une nature différente : il s'agit d'une relation non pas classificatoire ou prédicationnelle, mais d'une relation d'identité, qui se base sur les connaissances extra-linguistiques communes au locuteur et à l'interlocuteur. C'est le phénomène de la soi-disante "anaphore présuppositionnelle" [Milner, 1982, p. 22 et s.], dont le caractère anaphorique est souvent contesté parce que le référent de "l'anaphorisant" peut être repéré sans recours au contexte linguistique, comme c'est le cas dans (24), alors que l'anaphore au sens strict, telle qu'elle est définie par Milner [1982, p. 18], implique que l'expression anaphorique n'est interprétable que dans la mesure où elle reprend — entièrement ou partiellement — l'antécédent :

(24)

François Mitterrand est arrivé hier soir à Strasbourg. Le président de la République française était accompagné de son épouse.

En ce qui concerne d'une part le type d'antécédents possibles et d'autre part la relation entre le nom recteur et le référent de l'antécédent, *tel* est donc proche de l'adjectif démonstratif et s'oppose tout à fait à l'article défini. Plusieurs autres faits rapprochent d'ailleurs *tel* du démonstratif. Tout comme ce dernier, *tel* peut par exemple renvoyer à un

élément du contexte extra-linguistique et prendre ainsi une valeur déictique :

(25)

(Geste) : Tel est le châtiment réservé aux traîtres [Muller, 1990].

En outre, ces deux anaphoriques peuvent figurer dans des contextes où l'emploi de l'article est difficile, voire impossible, comme dans (26), qui est un cas de reprise immédiate (cf. [Kleiber, 1986b, 1987, 1988a]) :

(26)

Ce matin Marie a rencontré un homme très charmant.

a. Elle aimerait bien se marier avec un tel homme.

b. Elle aimerait bien se marier avec cet homme.

c. ? *Elle aimerait bien se marier avec l'homme.

L'enchaînement (26) exclut l'emploi de l'article défini parce que le prédicat de la phrase dans laquelle le SN défini anaphorique figure implique une rupture discursive avec la phrase qui précède, dans la mesure où l'on passe d'une phrase événementielle à un contexte modal. Par contre, *tel* et le démonstratif s'accommodent très bien de cette rupture. Comme l'a montré Kleiber, l'impossibilité de l'emploi de l'article dans un tel contexte s'explique par le sens même de l'article défini, qui véhicule une présupposition existentielle d'un ensemble et "nécessite la prise en compte de circonstances (cf. lieu, temps, etc.) qui justifient cette présupposition", alors que le sens de l'adjectif démonstratif "fait intervenir le contexte d'énonciation de sa propre occurrence" [Kleiber, 1986b, p. 55]. L'article défini désigne par conséquent l'individu de façon indirecte, en renvoyant aux circonstances d'évaluation, alors que l'adjectif démonstratif se présente toujours comme un désignateur direct ou, autrement dit, comme un indexical (cf. Kleiber, *ibid.*).

Tel, lui, s'utilise, tout comme le démonstratif et contrairement à l'article défini, dans des phrases qui impliquent une sortie des circonstances d'évaluation de la phrase contenant l'antécédent, et cette propriété est même plus contraignante que dans le cas du démonstratif, dont l'emploi reste souvent acceptable, bien que moins bon que celui de l'article défini, lorsqu'il y a continuité des circonstances d'évaluation (cf. [Kleiber, 1986a, p. 177]) :

(27)

a. Un avion s'est écrasé hier. L'avion venait de Miami.

b. Un avion s'est écrasé hier. Cet avion venait de Miami.

c. Un avion s'est écrasé hier. *Un tel avion venait de Miami.

On pourrait penser que l'impossibilité de (27c) s'explique par le fait que le référent qui vient d'être introduit n'est accompagné d'aucune prédication qui justifie l'emploi de *tel*. L'exemple suivant montre toutefois

que l'origine du problème ne se trouve pas là :

(28)

a. Un avion s'est écrasé hier. Un tel avion devait d'ailleurs s'écraser un jour ou l'autre.

⁹Voilà pourquoi 'tel' est impossible dans l'enchaînement (21a-b) et qu'il nous a été nécessaire de trouver un contexte qui ne prolongeait pas les circonstances d'évaluation de la phrase précédente.

Il est vrai que ce dernier enchaînement n'est acceptable que s'il est suivi d'une description du référent, mais il n'en est pas pour autant moins réussi. On peut en conclure que *tel* implique, d'une façon plus contraignante encore que le démonstratif, une rupture avec les circonstances d'évaluation de la phrase hôte de l'antécédent⁹.

Pourquoi est-ce que cette contrainte est tellement absolue dans le cas de *tel* ? En fait cette question nous amène justement à ce qui différencie *tel* du démonstratif. Contrairement à ce dernier, *tel* n'établit jamais une coréférence actuelle avec le référent de l'antécédent, ce qui fait évidemment qu'il ne peut jamais s'utiliser dans un enchaînement qui prolonge les circonstances d'évaluation. Prenons l'exemple déjà cité sous (26) :

(29)

Ce matin Marie a rencontré un homme très charmant.

a. Elle aimerait bien se marier avec un tel homme.

b. Elle aimerait bien se marier avec cet homme.

Dans (29b), Marie voudrait bien se marier avec l'homme qu'elle a rencontré ; dans (29a), par contre, elle se marierait bien soit avec cet homme, soit avec un autre qui ait les mêmes qualités. En fait, ce que fait *tel* dans cet exemple, c'est ériger en classe de référence tous les référents ayant les mêmes qualités que celui de l'antécédent. A première vue on semble donc pouvoir parler d' "anaphore générique" dans ce cas, terme qui a été proposé par Gross, selon qui *tel* aurait, dans le SN *un tel N*, le sens d'un "démonstratif générique" (cf. [Gross, 1986, p. 169]). Cette caractérisation n'est toutefois pas entièrement satisfaisante, dans la mesure où la référence établie par un SN contenant *tel* n'est pas nécessairement générique : d'après le contexte, *un tel N* peut avoir aussi un référent spécifique, comme dans (30), où le SN *de tels moments* figure dans un contexte factif, empêchant toute lecture générique ou même non spécifique. Faisons observer toutefois que cette fois-ci l'antécédent est générique :

(30)

Et l'on sait qu'une défaite entraîne des réactions de défense violentes contre tout ce qui semble attaquer l'ordre établi. La France libérale a elle-même connu *de tels moments* dans la défaite (Romilly).

Ce qui semble être décisif, c'est que *tel* opère nécessairement sur une classe générique, conçue le plus souvent à partir d'un référent (abstrait ou concret) ayant certaines propriétés saillantes mises en valeur dans le

contexte. Mais la valeur référentielle du SN dans lequel il figure peut être générique, non spécifique ou même spécifique d'après le contexte, qui peut être modal ou au contraire présenter un ancrage spatio-temporel, différent toutefois de celui dans lequel se trouve le référent de l'antécédent.

En résumé on peut décrire le mécanisme sémantico-référentiel sous-jacent à *tel* dans *un tel N* de la façon suivante :

1• En premier lieu le SN contenant *tel* présuppose toujours l'existence d'un référent avec des qualités saillantes, le tout étant mentionné dans le contexte linguistique ou présent dans le contexte d'énonciation ou éventuellement inférable à partir de ces contextes. L' "antécédent" peut prendre diverses formes, le plus souvent de nature phrastique, mais il peut aussi être nominal. Il peut même être un nom propre pourvu qu'à ce nom propre se lient pour le locuteur et pour l'interlocuteur certaines qualités, cf. :

(31)

La douleur d'un tel homme [il s'agit de Leibniz] est la plus belle oraison funèbre (Fontenelle in [Chevalier *et al.*, 1991 (1964)]).

Le référent de *un tel N* peut être aussi bien générique que spécifique, mais ce qui compte, c'est que le repérage de ce référent se fait, comme dans le cas du démonstratif, par l'intermédiaire du contexte linguistique ou éventuellement extra-linguistique de l'énoncé.

2• Ce qui distingue toutefois *tel* de l'adjectif démonstratif, c'est que là où le démonstratif permet d'établir une relation de coréférence actuelle entre le référent du SN dans lequel il figure et celui de l'antécédent, ceci n'est jamais le cas de *tel*, qui opère nécessairement à l'intérieur d'une classe générique, constituée à partir du référent de l'antécédent envisagé avec ses propriétés. D'après le contexte, il peut établir une référence à toute la classe, comme un générique, ou à un référent non spécifique, ou même à un référent spécifique.

Ceci explique pourquoi la fréquence de ce *tel* varie de façon importante d'après le type de texte. Dans un récit il est plutôt rare, tandis qu'il est très fréquent dans des textes scientifiques, où l'on généralise souvent à partir de cas concrets. Il s'agit en fait d'un opérateur "méta", qui rompt nécessairement la continuité du récit ou d'un discours.

Ceci explique en outre les deux faits formels constatés *supra* : d'une part, le nom est nécessaire comme étiquette de la nouvelle classe référentielle constituée à partir d'une occurrence concrète ; la contrainte sur le déterminant est due au fait que *tel* opère nécessairement à l'intérieur d'une classe référentielle générique, ce qui est impossible pour les autres déterminants.

Faisons observer aussi que même dans ses emplois anaphoriques, *tel* prend souvent une valeur intensive (cf. [Culioli, 1992, p. 3]), ce qui s'explique par le fait que les qualités en question doivent être bien marquées pour pouvoir mener à la distinction d'une sous-classe à l'intérieur de la classe générique désignée par le substantif même. Ceci l'oppose également au démonstratif :

(32)

a. Je viens de la poste où il n'y a rien. Je suis d'une inquiétude extrême. N'auriez-vous pas reçu mes lettres et voudriez-vous me faire une telle peine ? (Ampère *in Discotext*).

b. Dis-lui que je t'aime, mais non, ne prononce pas un tel blasphème, dis-lui que je t'adore, que la vie n'a commencé pour moi que le jour où je t'ai vu (Stendhal *in Discotext*).

Finalement ce mécanisme nous semble pouvoir être rapproché de celui de l'emploi corrélatif correspondant, décrit sous le 3^e *supra*, où l'on fait également une affirmation généralisante à partir d'un cas concret, hypothèse qu'il faudrait toutefois vérifier par un examen approfondi des contextes dans lesquels ce *tel* peut apparaître :

(33)

a. Fouqué est trop éloigné, d'ailleurs il ne comprendrait pas les sentiments d'un cœur tel que celui du marquis.

— cf. il ne comprendrait pas les sentiments d'un tel cœur.

b. Quelle vie effacée je vais passer avec un être tel que Croisenois!

— cf. Quelle vie effacée je vais passer avec un tel être.

2. 2. *Tel* comme attribut

Un autre emploi typiquement anaphorique de *tel* est celui où il figure comme attribut du sujet ou de l'objet. Comme attribut du sujet, il peut en outre se postposer ou s'antéposer :

(34)

a. Julien couvrait la main qu'on lui avait laissée de baisers passionnés ou du moins qui semblaient tels à Mme de Rênal (Stendhal *in Discotext*).

b. Pour être heureux ou malheureux, il suffit de se croire tel [Grevisse].

c. On rit beaucoup, on admira ; tel est l'esprit à l'usage de Verrières (Stendhal *in Discotext*).

Tel renvoie alors à un segment qui précède, mais dont la nature diffère de façon importante d'après la position de *tel*. Lorsque celui-ci est postposé au verbe, il reprend généralement un adjectif. Par contre, lorsque il est antéposé, position très fréquente d'ailleurs, l'antécédent est généralement de nature phrastique, peut être très long et s'étendre sur plusieurs phrases ou même plusieurs paragraphes, comme c'est le cas dans le fragment de Stendhal figurant ci-dessous, où *tel* résume une longue description du personnage de M. de Rênal.

(35)

Pour peu que le voyageur s'arrête quelques instants dans cette grande rue de Verrières, qui va en montant depuis la rive du Doubs jusque vers le sommet de la colline, il y a cent à parier contre un qu'il verra paraître un grand homme à l'air affairé et important.

A son aspect tous les chapeaux se lèvent rapidement. Ses cheveux sont grisonnants, et il est vêtu de gris. Il est chevalier de plusieurs ordres, il a un grand front, un nez aquilin, et au total sa figure ne manque pas d'une certaine régularité : on trouve même, au premier aspect, qu'elle réunit à la dignité du maire de village cette sorte d'agrément qui peut encore se rencontrer avec quarante-huit ou cinquante ans. Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance mêlée à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet homme-là se borne à se faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.

Tel est le maire de Verrières, M. de Rênal (Stendhal in *Discotext*).

Bien que la postposition soit la position normale de l'attribut du sujet, *tel* occupe plutôt rarement cette position lorsqu'il est anaphorique et qu'il figure sans subordonnée corrélatrice. Son emploi comme attribut postposé semble être en régression et se limiter de plus en plus à certains verbes. Ainsi *tel* est rare en français moderne après la copule prototypique *être*, où l'on utilise systématiquement le clitique neutre *le* :

(36)

*Jean n'a pas l'air intelligent, mais il est tel.

vs Jean n'a pas l'air intelligent, mais il l'est.

Son emploi semble être resté plus courant après les copules modales *sembler*, *paraître*, *passer pour*, etc. :

(37)

a. Un îlot de rochers arides ou du moins qui paraissaient tels à distance [Grevisse].

b. S'ils ne sont pas avarés, ils passent pour tels (*Le Petit Robert*).

Comme attribut de l'objet il est plus courant, le clitique neutre ne pouvant pas figurer dans cette construction, mais là aussi il semble y avoir certaines restrictions que nous arrivons difficilement à cerner :

(38)

a. Pour être heureux ou malheureux, il suffit de se croire tel.

b. La femme du monde (ou ce qu'il jugeait telle) éblouissait l'avocat (Flaubert in [Grevisse]).

c. Elle se tapit même dans l'histoire ou ce qu'on avait pris pour telle (Lévi-Strauss in [Grevisse]).

d. *Il n'était pas juge, mais on l'appelait tel.

e. ? Lorsque je suis parti, elle n'était pas malade, mais en retournant je l'ai trouvée telle.

C'est donc surtout en position initiale que *tel* s'utilise le plus comme attribut anaphorique. Comme un vrai attribut antéposé, il s'accorde avec le

SN qui suit, qui est analysé traditionnellement comme le sujet, et non pas avec l'antécédent, comme il serait normal pour un anaphorique. L'accord avec l'antécédent serait d'ailleurs difficile puisque cet antécédent n'est que rarement de nature nominale. Du point de vue morphosyntaxique, *tel* se comporte donc davantage comme un adjectif que comme un pronom, malgré sa fonction anaphorisante.

Cependant les choses ne nous semblent pas toujours aussi claires. Dans de nombreux cas en effet, comme (2c) *Nous vaincrons : tel est notre but*, *tel* semble fonctionner plutôt comme un sujet que comme un attribut, en dépit de son comportement morphologique adjectival. Si notre intuition est correcte, le SN qui suit la copule devrait alors être analysé non pas comme le sujet de la copulative, mais comme l'attribut. Rappelons d'abord quelques critères qui permettent de reconnaître le sujet et l'attribut dans une phrase copulative.

Il est en fait souvent difficile de distinguer le sujet et l'attribut, parce que certains types de copulatives sont réversibles et permettent donc l'antéposition de l'attribut :

(39)

- a. Paris est la capitale de la France.
- b. La capitale de la France est Paris.

On peut distinguer *grosso modo* deux conceptions différentes concernant le repérage du sujet dans les copulatives.

1• La première, adoptée par Higgins [1976] et Declerck [1988] pour l'anglais et par Ruwet [1982] pour le français, se base sur l'ordre linéaire, le sujet étant toujours le premier des deux constituants mis en relation, conception qui recèle une définition discursive du sujet et de l'attribut, où le sujet coïncide avec l'élément connu, le thème, alors que l'attribut apporte l'information nouvelle. D'après ce critère linéaire, *tel* devra évidemment être analysé comme sujet de la phrase copulative, dans la mesure où il occupe nécessairement la première position et qu'il renvoie à quelque chose de déjà mentionné. Il peut d'ailleurs difficilement être postposé :

(40)

- a. Vous êtes gravement malade. *Mon avis est tel, dit-il.
- b. Nous vaincrons : *notre but est tel.

2• La deuxième conception, qu'on retrouve entre autres dans Moreau [1976] présuppose une définition logique du sujet, qui serait alors le constituant le plus référentiel des deux. Moreau [1976] propose en effet un certain nombre de critères purement syntaxiques pour identifier ce sujet, dont le point commun est toutefois, comme l'a montré Kleiber [1981, p. 114-123], qu'ils permettent tous d'identifier le constituant le plus référentiel des deux. Cette conception rejoint la tradition logique, dans

laquelle le sujet serait un particulier et l'attribut un terme plus général appliqué à ce sujet¹⁰.

Le critère le plus opératoire proposé par Moreau et adopté depuis par beaucoup d'autres est celui de l'insertion du sujet dans la clivée entre *c'est* et *qui*. Dans (39), par exemple, c'est *Paris* qui sera considéré comme sujet des deux copulatives, quelle que soit sa position, parce qu'il peut s'insérer entre *c'est* et *qui*, ce qui n'est pas le cas du constituant *la capitale de la France* :

(41)

- a. C'est Paris qui est la capitale de la France.
- b. *C'est la capitale de la France qui est Paris.

C'est en effet le constituant *Paris* qui est le plus référentiel des deux, puisque les noms propres se trouvent par définition plus haut sur l'échelle de la référentialité que les SN. Dans le cas des copulatives commençant par *tel*, ce test ne donne toutefois aucun résultat : les deux constituants ne semblent pas pouvoir figurer dans le focus de la clivée :

(42)

- a. *C'est tel qui est notre avis.
- b. ? *C'est notre avis qui est tel.

Un deuxième critère syntaxique fourni par Moreau [1976] est celui de l'interrogatif *quel ?*, qui se substitue également au terme le plus référentiel des deux, mais, comme nous l'avons montré dans [Van Peteghem, 1991, p. 119-120], uniquement dans certains types de copulatives, notamment les spécificationnelles, phrases qui antéposent le constituant le moins référentiel au constituant le plus référentiel. En ce qui concerne l'exemple (39), ce test donne en effet le même résultat que celui de la clivée :

(43)

- a. Quelle est la capitale de la France ?
- b. *Quel est Paris ?

Appliqué aux phrases contenant *tel*, on constate que la plupart des soi-disants sujets de *tel* antéposé sont en effet compatibles avec *quel ?*, qui est d'ailleurs sur le plan morphologique le correspondant interrogatif de *tel* :

(44)

- a. Telles étaient les conditions requises.
Quelles étaient les conditions requises ?
- b. Tel n'est pas notre intérêt.
Quel est notre intérêt ?
- c. Tel est son avis.
Quel est son avis ?

On pourrait donc penser que, tout comme son correspondant interrogatif *quel*, *tel* permet de pronominaliser le sujet des copulatives

¹⁰Cf. la définition logique de Strawson du sujet et du prédicat, où le sujet est un particulier, alors que le prédicat est un "general term" [Strawson, 1977, p. 39 et s.].

spécificationnelles. Ce qui est étonnant toutefois, c'est qu'on aurait là un cas tout à fait particulier de phrases spécificationnelles, dans lesquelles le constituant le plus référentiel précède, alors que ces phrases se caractérisent justement par le fait que le terme spécifique suit le terme général. D'autre part, l'hypothèse selon laquelle *tel* serait le constituant le plus référentiel se heurte à des exemples comme (35) et (45), où le constituant postposé a chaque fois une valeur référentielle forte, nettement plus forte que l'antécédent pronominalisé par *tel*, qui est d'ailleurs même de nature adjectivale dans (45b), si bien qu'on peut difficilement soutenir que *tel* serait le sujet logique et le SN postposé l'attribut logique :

(45)

a. Paris montre toujours les dents, quand il ne gronde pas, il rit. *Tel* est ce Paris. Les fumées de ses toits sont les idées de l'univers (Hugo *in Discotext*).

b. Vulgaire par moments, parlant à d'autres comme un livre, et même pas comme un livre de lui, mais comme un livre emmuyeux, ce qu'au moins ne sont pas les siens, *tel* est ce Bergotte (Proust *in Discotext*).

Notre hypothèse selon laquelle *tel* figurerait comme sujet logique antéposé de copulatives spécificationnelles s'avère donc être incorrecte. Comment expliquer alors que *tel* se combine si souvent avec des SN aptes à figurer en première position dans les phrases spécificationnelles, SN compatibles avec l'interrogatif *quel* ? Rappelons que ce qui est propre aux spécificationnelles, c'est que le plus référentiel des deux constituants constitue l'information nouvelle et est donc postposé, alors que le moins référentiel des deux termes véhicule l'information présupposée et est pour cette raison antéposé. Le constituant le plus général constitue donc l'information donnée, alors que le terme spécifique postposé, qui est le sujet dans la conception de Moreau, apporte l'information nouvelle¹¹.

A première vue les phrases avec *tel* ne sont pas conformes à cette structure informative : *tel*, qui correspond en quelque sorte à *quel* ?, devrait donc véhiculer l'information nouvelle, ce qui ne semble pas être le cas puisqu'il est anaphorique et qu'il reprend donc quelque chose de déjà connu. Le SN par contre, qui se combine avec *quel* ?, devrait correspondre au SN antéposé thématique des spécificationnelles. Or, si on examine de plus près la valeur informative de ces SN, on constate en effet que le constituant auquel *tel* est relié apporte généralement une information peu nouvelle. Comparons par exemple les deux phrases suivantes, où *tel* s'oppose à *ce* :

(46)

a. Enfin votre petit livre me semble avoir la plus grande valeur. *Tel* est mon avis (Flaubert *in Discotext*).

b. — Mais je pense, répondit Franz, que la chose prend tout le caractère d'une aventure fort agréable.

— C'est mon avis aussi, dit Albert (Dumas *in Discotext*).

Dans ces deux phrases, le second SN est "*mon avis*", mais dans le premier cas, où le sujet est *tel*, ce constituant n'apporte aucune information

¹¹Ce qui explique qu'il peut être remplacé par 'quel ?', l'interrogation ne pouvant porter que sur l'information nouvelle.

nouvelle, alors que dans le deuxième cas, où l'on utilise *ce*, l'accent informatif tombe sur le possessif et l'attribut est donc tout à fait informatif. Comparons aussi (47a) et (47b), où l'emploi de *tel* est difficile parce qu'un élément de l'attribut est focalisé :

(47)

a. Moi, c'est mon avis, et je m'y connais (Flaubert in *Discotext*).

b. ? Moi, tel est mon avis, et je m'y connais.

De même, dans certains exemples comme ceux figurant sous (45) on trouve un démonstratif anaphorique dans le constituant postposé, ce qui montre bien que ce constituant ne véhicule nullement l'information nouvelle. Les copulatives avec *tel* antéposé semblent en fait s'utiliser surtout pour résumer un développement plus ou moins annoncé. Le SN postposé constitue alors une sorte de résumé peu informatif.

Qu'en est-il de *tel* ? Le caractère anaphorique de celui-ci semble suggérer qu'il reprend une information thématique. Or, il n'en est rien. Dans tous les cas, *tel* renvoie à un passage qui a été focalisé dans le contexte précédent, mais qui n'est pas encore thématisé et qui continue à être focalisé dans la copulative. Il nous semble que c'est ainsi que *tel* s'oppose à *ce*, qui, lui, ne peut s'utiliser que lorsque l'antécédent est clairement thématisé et que le prédicat apporte une information véritablement nouvelle. *Tel*, tout en étant un anaphorique, semble donc en quelque sorte renverser la structure informative de la copulative : malgré sa position initiale, il focalise l'information déjà donnée, non encore thématisée, pour lui appliquer un prédicat donné, qui constitue plutôt un résumé, ce qui fait qu'il s'utilise le plus souvent pour boucler une description ou un développement annoncé.

Voilà donc pourquoi *tel* s'utilise fréquemment avec le même type de SN que ceux qu'on trouve comme attributs antéposés des spécificationnelles : ceux-ci s'antéposent justement parce qu'ils sont ancrés dans — ou donnés par — le contexte. Mais il est clair que l'emploi de *tel* ne se limite pas aux copulatives spécificationnelles, puisque dans ces dernières le constituant postposé est tout à fait référentiel, alors que *tel* renvoie plutôt à des référents aux contours flous, plutôt de nature prédicative.

En résumé, dans les copulatives, *tel* antéposé se rapproche de *ce* par le fait qu'il permet de reprendre des référents non nommés, mais il s'en distingue par les deux points suivants :

— son antécédent n'est pas le thème du passage, mais l'information nouvelle ;

— le SN auquel il est relié dans la copulative est peu informatif, contrairement à ce qui se passe dans les copulatives commençant par *ce*.

C'est-à-dire que les copulatives en *tel* diffèrent de celles en *ce* surtout par leur structure informative, qui semble être renversée.

3. Puisqu'il faut conclure

Les emplois anaphoriques de *tel* semblent s'expliquer par sa valeur essentiellement corrélatrice, qui fait que *tel* implique dans chacun de ses emplois une mise en relation avec un autre élément, qui dans ses emplois corrélatifs figure dans la corrélatrice et dans ses emplois anaphoriques dans le contexte précédent. Si le dénominateur commun des différents emplois de *tel* peut être facilement cerné, il est moins facile de dégager les caractéristiques communes des emplois anaphoriques. *Tel* ne semble être un véritable "pro-adjectif" que lorsqu'il fonctionne comme attribut postposé, emploi qui est toutefois plutôt rare. Dans les deux autres emplois examinés, comme épithète antéposée et comme attribut antéposé, il reprend des segments plus ou moins longs, difficiles à délimiter. Dans les deux cas, il tient du démonstratif dans la mesure où il incite à chercher le référent dans le contexte linguistique (ou quelquefois extra-linguistique), mais son mécanisme référentiel présente aussi des différences importantes par rapport à celui du démonstratif :

— comme épithète antéposée, en combinaison avec l'article indéfini, *tel* implique une opération sur une classe générique constituée à l'aide du substantif recteur à partir du référent de l'antécédent, qui, lui, se caractérise par le fait qu'il n'est pas nommé.

— comme attribut antéposé, *tel* reprend une séquence focalisée dans le contexte précédent, non nommée également et non encore thématisée. Par contre, le SN auquel il est relié a une valeur informative plus faible et est, malgré sa postposition, plutôt thématique.

Ce qui semble être commun aux deux emplois anaphoriques de *tel* est le fait que le référent de son antécédent n'est pas catégoriel, pas nommé et surtout pas thématisé. D'autre part le substantif joue dans les deux cas un rôle crucial, dans la mesure où il résume en quelque sorte ce référent non nommé. Et c'est surtout dans ce dernier aspect que nous semble résider l'essentiel du mécanisme de *tel*, qui apparaît en effet comme un anaphorisant capable de reprendre uniquement à l'aide d'un substantif ou d'un SN des séquences non nommées et non thématisées.

Tel est donc bien un pro-adjectif dans le sens où en tant qu'anaphorisant il occupe une position adjectivale. Il n'est toutefois pas un pro-adjectif dans le sens où il remplacerait nécessairement un ou plusieurs adjectifs. Mais en fin de compte ceci revient à dire qu'il n'est pas moins "pro-adjectival" que le pronom n'est "pro-nominal".

Bibliographie

ALLAIRE (S.)

1982, *Le Modèle syntaxique des systèmes corrélatifs : étude en français moderne*, Lille III, Service de reproduction des thèses.

[ARRIVÉ *et al.*]

ARRIVÉ (M.) & GADET (F.) & GALMICHE (M.)

1986, *La Grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion.

BLANCHE-BENVENISTE (C.)

1988, "«Laissez-le tel que vous l'avez trouvé» : propositions pour l'analyse du fameux 'attribut du complément d'objet' ", *Travaux de linguistique*, n°17, p. 51-68.

[CHEVALIER *et al.*]

CHEVALIER (J.-C.) & BLANCHE-BENVENISTE (C.) & ARRIVE (M.) & PEYTARD (J.)

1991 (1964), *Grammaire du français contemporain*, Paris, Larousse.

CULIOLI (A.)

1990, *Pour une linguistique de l'énonciation : opérations et représentations*, t. 1, Ophrys.

1992, "Un si gentil jeune homme ! et autres énoncés", *L'Information grammaticale*, n°55, p. 3-7.

DAMOURETTE (J.) & PICHON (E.)

1911-1940, *Des Mots à la pensée : essai de grammaire de la langue française*, Paris, d'Artrey.

DECLERCK (R.)

1988, *Studies on Copular Sentences, Clefts and Pseudo-Clefts*, Louvain, University Press.

Faits de langues

1994, "L'Indéfini", n°4 (PUF).

GREVISSE (M.)

1988, *Le Bon usage : grammaire française*, Paris-Gembloux, Duculot, 12^e ed. refondue par A. Goosse.

GROSS (M.)

1986, *Grammaire transformationnelle du français (2) : syntaxe du nom*, Malakoff, Cantilène.

HANSE (J.)

1987, *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, Paris-Gembloux, Duculot, 2^e ed. mise à jour et enrichie.

HENRY (A.)

1987, "Tel en ancien français", *Revue de linguistique romane*, n°51, p. 437-500.

1991, "Tel en français moderne", *Revue de linguistique romane*, n°55, p. 339-426.

HIGGINS (F. R.)

1976, *The Pseudo-Cleft Construction in English*, Indiana University Linguistics Club.

KLEIBER (G.)

1981, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.

1984, "Sur la sémantique des descriptions démonstratives", *Linguisticae Investigationes*, n°8,1, p. 63-85.

1986a, "Adjectif démonstratif et article défini en anaphore fidèle", p. 169-185, in *Déterminants : syntaxe et sémantique*, J. David et G. Kleiber, eds., Paris, Klincksieck.

1986b, "Pour une explication du paradoxe de la reprise immédiate UN Ni → LE Ni / UN Ni → CE Ni", *Langue française*, n°72, p. 54-79.

1987, "L'Enigme du Vintimille ou les déterminants «à quai»", *Langue française*, n°75, p. 107-122.

1988a, "Reprise immédiate et théorie des contrastes", *Studia Romanica Posnaniensia*, n°13, p. 67-88.

1988b, "Sur l'anaphore démonstrative", p. 51-74, in *Nouvelles recherches en grammaire*, G. Maurand, ed., *Actes du colloque d'Albi*, Université de Toulouse-Le-Mirail.

MELIS (L.)

1994, "La Typologie des subordonnées circonstancielles et les comparatives", *Travaux de linguistique*, n°27, p. 97-123.

MILNER (J.-C.)

1973, *Arguments linguistiques*, Paris-Tours, Mame.

1978, *De la syntaxe à l'interprétation : quantités, insultes, exclamations*, Paris, Seuil.

1982, *Ordre et raisons de langue*, Paris, Seuil.

MOREAU (M.-L.)

1976, *C'EST : étude de syntaxe transformationnelle*, Université de Mons.

1978, "Quel est 'SN' ? : la question et ses réponses", *Revue des langues vivantes*, n°44, 4, p. 343-359.

MULLER (C.)

1983, "Les Comparatives du français et la négation", *Linguisticae Investigationes*, n°7, p. 271-316.

1990, "Les Constructions en *tel* et la subordination consécutive", *Cahiers de Grammaire*, n°15, p. 101-122.

RUWET (N.)

1982, "Les Phrases copulatives en français", p. 207-238, in *Grammaire des insultes et autres études*, Paris, Seuil.

STRAWSON (P. F.)

1977, *Etudes de logique et de linguistique*, Paris, Seuil.

VAN PETEGHEM (M.)

1987, "La Réversibilité et les phrases copulatives spécificationnelles", *Travaux de linguistique (L'Ordre des mots)*, n°14-15, p. 193-207.

1991, *Les Phrases copulatives dans les langues romanes*, Wilhelmsfeld, Gottfried Egert Verlag.